

## Monseigneur Jean Gaire, P.D. Grand Missionnaire-Colonisateur de l'Ouest canadien

Reine Malouin

Volume 31, 1964

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007349ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007349ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

0318-6148 (print)

1927-7075 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Malouin, R. (1964). Monseigneur Jean Gaire, P.D. Grand Missionnaire-Colonisateur de l'Ouest canadien. *Rapport - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, 31, 85–97. <https://doi.org/10.7202/1007349ar>

## Monseigneur Jean Gaire, P.D. Grand Missionnaire-Colonisateur de l'Ouest canadien

*Lorrain d'origine (1853-1925), ce fils de terrien au caractère apostolique subit l'appel lointain de l'Ouest canadien. Missionnaire-colonisateur, il s'oublie totalement et ne travaille que pour Dieu et les colons. Il est le fondateur de Grande-Clairière, Cantal, Bellegarde, Wauchope, l'Orignal, Dumas, Forget, High View. Sa vie héroïque est édifiante et exemplaire, son nom restera attaché à l'évolution d'une partie de la Saskatchewan.*

Toute vie est malaisée. Si, au cours de notre existence, nous rencontrons des éclaircies, c'est que nous avons judicieusement choisi notre manière de vivre, notre profession ou notre métier, en tenant compte, bien sûr, de nos tendances naturelles. Ainsi, notre vie devient alors une véritable acceptation de certains principes, une obéissance à une vocation.

Dieu a créé chaque homme pour le servir dans un domaine défini. C'est à chacun de nous de trouver cette voie et de nous y engager fermement. Certes, nous pouvons toujours refuser une vocation, nous sommes libres, mais celui qui va à l'encontre, soit par paresse ou aveuglement passager, soit par manque de caractère ou par inconscience, risque gros, il trahit sa destinée, et, durant toute son existence, il restera un raté, un exilé, un parasite et, disons-le, un être malheureux, parce qu'il n'aimera jamais vraiment le travail qu'il accomplira sur la terre et que son labeur quotidien restera pour lui une éternelle contrainte.

Obéir est un mot qui, pour certains esprits timorés, prend trop souvent un sens péjoratif. Obéir paraît humiliant. Mais, au contraire, il faut beaucoup de fermeté de caractère pour savoir obéir à des impératifs de conscience. Il est certain que l'obéissance a été pour les grandes vocations, le levier d'or qui a soulevé les fardeaux et rendu les tâches plus fécondes et plus exaltantes.

Ces quelques réflexions me sont venues à l'esprit, alors que je lisais dans le bulletin manitobain : *Les Cloches de Saint-Boniface*, des fragments de lettres, des notes brèves, des récits émouvants, parfois même déchirants de vérité, décrivant l'œuvre extraordinaire et prédestinée de M<sup>gr</sup> Jean Gaire, P.D., Lorrain français, missionnaire-colonisateur incomparable, modèle d'obéissance à l'appel de Dieu. Alors, j'ai voulu en savoir davantage. J'ai voulu sonder cette vie d'apôtre, et ceci, pour ma propre édification.

La merveilleuse histoire de cette vocation de prêtre missionnaire commence avant même la naissance du petit Jean. L'atavisme n'est pas

un vain mot. Reine Humbert, sa mère, Martin Gaire, son père, sont tous deux des terriens, il est donc naturel qu'ils aient insufflé à leur enfant le goût intense des labours, des semences et des moissons, la soif de boire à même la grande nature et dans une liberté absolue. Convaincus que la terre est une amie, la moins ingrate, la plus fidèle qui soit, ils lui ont donné leur cœur et ont transmis à leur fils ce solide amour sans défaillance, comme le plus beau des héritages.

C'est le 16 novembre 1853 que naquit Jean Gaire, dans une ferme de Laiaye, dans le Bas-Rhin. Comme tous les enfants, l'école le prépare à la connaissance du monde, il entre au petit séminaire de Strasbourg, puis à celui de Luxueil, avant de s'acheminer vers le grand séminaire de Nancy où il est ordonné par M<sup>sr</sup> Toulon, le 17 juillet 1878.

Nous ne savons à peu près rien de son enfance et pas grand chose non plus de sa jeunesse, mais il est certain qu'il fut un bon élève, car ses études se poursuivent normalement sans provoquer d'incidents.

Nommé vicaire à Frouard, dans le diocèse de Nancy, tout de suite après son ordination, il y demeure deux ans. Ses qualités de prêtre, son caractère bien trempé le font bientôt remarquer, il est choisi comme desservant, puis comme curé de Loizy-Bezaumont, en Meurthe-et-Moselle, charge qu'il occupe huit années (1880-1888). C'est durant ce stage qu'il se découvre la vocation de missionnaire-colonisateur, en lisant plusieurs fois une brochure sur la colonisation du Canada, écrite par M. l'abbé J.-B. Proulx, un prêtre canadien-français. Il en est ému. Jean Gaire croit découvrir dans ce bref exposé un « appel désespéré », une demande de secours. Son cœur s'attendrit à la pensée que des frères français, si loin . . . si loin de la France, luttent courageusement, sont aux prises avec une solitude qui n'a pas de frontières. Et il pense : « Moi, Jean Gaire, je pourrais les aider à conquérir ce désert de l'Ouest canadien, presque monstrueux à force d'être immense et sans limite. Pourquoi n'irais-je pas ? »

L'abbé Gaire est un homme extrêmement réfléchi, bien qu'il ait à peine 30 ans, c'est pourquoi il s'interroge. Il se demande s'il ne se trompe pas sur la nature de ses enthousiasmes. Evidemment, ses parents et amis le dissuadent de partir, on qualifie son projet de folie, cet exil volontaire semble absurde, inadmissible. Comment peut-on concevoir qu'un prêtre en charge d'une paroisse confortable, bien organisée, puisse abandonner sa sécurité, sa paix, ses amis pour aller affronter tant d'aléas, de misères, de privations ? Mais, justement, c'est quand il pense à tout cela que l'abbé Gaire sent grandir en lui son désir de combattre pour l'Eglise et la France, qu'il sent sa pensée devenir plus claire et plus ardente.

Il y a cependant un autre impérieux motif qui le presse de partir, qu'il tait, mais qui plus que tout autre peut-être agit sur sa décision. C'est l'atmosphère hostile qui règne en France à cette époque, contre tout ce qui est catholique, ce sont les attentats contre la religion et les religieux et c'est aussi le lâche comportement de certains compatriotes

soi-disant catholiques, qui créent une tension insupportable et déprimante. L'abbé Gaire ne peut pas rester passif devant de telles démissions, il est catholique et Français, il veut rayonner, il veut combattre pour ces deux idées maîtresses, l'Église et la France, ses patries spirituelle et morale, sociale et patriotique qui résument ses deux vocations de prêtre et de colonisateur.

Partir pour le Canada, faire venir sur ce sol tout neuf, des compatriotes pauvres ou tracassés par les événements, les aider à sauver leur foi, à les établir, à vivre plus à l'aise, et sûrement, à s'enrichir de ce bien inaliénable qu'est la terre. Amener dans ces plaines incommensurables, des Français catholiques qui serviraient à la fois Dieu et l'agriculture canadienne, voilà une tâche digne, gigantesque peut-être, mais qui, avec l'aide de Dieu, pourrait s'entreprendre, s'affronter, se réussir. Jean Gaire a la foi, celle qui transporte les montagnes, mais il a aussi l'intelligence de l'administration, le jugement sain et un courage de fer qui ne conçoit pas de démission.

Pour se réaliser en dehors de son pays, cependant, il lui faut le consentement de l'évêque de son diocèse. Cette permission ne s'obtient pas sans peine. Il est certain qu'en haut lieu, on qualifie sa demande de lubie, la pensée de cette mission en terre étrangère paraît utopique. Le mot de Voltaire sur les « arpents de neige » hante encore les esprits. En conséquence, on retarde délibérément la réponse, tant on est sûr que « cela passera ». Mais une vraie vocation ne passe pas, au contraire, elle s'alimente des obstacles qu'elle rencontre, elle s'affermir dans l'épreuve. L'abbé Gaire constate que ce phénomène naturel se manifeste en lui, alors il écrit de nouveau à son évêque : « Ce n'est ni l'or, ni la gloire, ni le bien-être qui m'attirent là-bas, c'est donc Dieu qui m'y appelle. » Et l'évêque comprend qu'il est en face d'une véritable vocation missionnaire, qu'il ne doit plus en retarder l'accomplissement, alors, il lui rend sa liberté d'action.

Toutefois, lorsqu'il fallu rompre avec tant de parents et d'amis chers, ce fut un véritable déchirement. Voilà la première épine d'une couronne que cet apôtre ne cessera jamais de tresser tout au long de sa vie.

Le 25 avril 1888, il quitte la France et s'embarque au Havre. Cette première et pénible traversée sera suivie de beaucoup d'autres, mais celle-ci est d'autant plus importante qu'elle l'emporte anxieusement vers l'inconnu, et c'est le cœur serré qu'à Montréal, le 18 mai suivant, il monte dans le train. Le nez noirci de la locomotive pique droit vers les espaces infinis, vers cet Ouest canadien dont il rêve depuis si longtemps. Le but est tout près, mais il frissonne.

Durant ce voyage, l'abbé Gaire passe de surprise en surprise. D'abord la forêt vierge le subjugue par son mystère, il pense : « Quelle force ! La vie et la mort sont là pêle-mêle. » La sauvagerie du décor l'impressionne, quelques structures lui donnent froid, il écrit : « Nous passons des abîmes formidables et des ponts audacieux, quelques poutres debout, quelques autres placées obliquement en travers et par-dessus,

puis des rails sur le tout. » Cet arrangement de matériaux lui semble insolite, extrêmement instable, il lui donne un sentiment d'insécurité redoutable, il a un peu peur que tout s'écroule sous la lourde charge des véhicules.

Sans arrêt, deux longs jours durant, le train ronronne dans ce décor inquiétant. Enfin, voilà Winnipeg ! Tout à côté, dès qu'on a franchi le pont qui enjambe la rivière Rouge, on est à Saint-Boniface. C'est là que le vieil archevêque, le bon M<sup>gr</sup> Alexandre Taché le reçoit avec une sympathie toute fraternelle. Quelle joie ! Quel réconfort. Nous sommes le 21 mai 1888.

Un mois passe, l'abbé eût pu croire qu'il vivait simplement une belle vacance. Le bon curé Jolys, un compatriote, le reçoit à son presbytère de Saint-Pierre du Manitoba. Avec son nouvel ami, il parcourt l'incomparable vallée de la Rivière-Rouge et prend contact avec les gens. Il apprend vite ce que doit être un vrai curé en pays de colonisation : un missionnaire d'abord, mais aussi un homme à tout faire qu'aucune besogne ne doit rebuter. Il est heureux de constater qu'au Manitoba, les Franco-Canadiens sont agglomérés dans de belles paroisses bien établies. Il songe qu'en cet endroit tout est déjà bien organisé et qu'on ne saurait que faire de ses forces à lui, mais il apprend également que plus à l'Ouest, dans la région d'Assiboia, c'est-à-dire la Saskatchewan, il y a des points stratégiques qu'il faut conquérir à tout prix pour la gloire du Christ et de la France. En conséquence, il décide de ne plus perdre son temps, il part tout de suite, il ira planter sa tente là où tout est à créer, là où sa mission a le plus de chance d'enrichir le Canada, c'est là qu'il pourra s'accomplir intégralement. C'est donc au sud du Lac des Chênes qu'il fondera sa première paroisse : Grande-Clairière, si bien nommée. C'est dans cette région que l'élément français est le plus faible, parce qu'il est entouré par des groupes anglo-protestants qui forment masse et qui le presse, l'écrase et menace de l'engloutir. Il se demande si le nombre ne finirait pas par imposer son caractère et sa religion ? Il est grand temps d'aller faire contrepoids. C'est donc à 80 kilomètres de Brandon, ville où se trouve le Bureau régional d'enregistrement, que l'abbé Gaire choisit le lot magnifique dont il devient propriétaire et qui sera, demain, la superbe paroisse de Grande-Clairière. Ses premiers paroissiens sont trois humbles familles de métis qui considèrent comme un grand honneur de recevoir un prêtre parmi eux. L'abbé n'a pas trois planches pour toit, pas même un carré de toile pour monter une tente, il lui faudra coucher dehors, mais le propriétaire de la cabane, Thomas Breland, un métis, ne l'entend pas ainsi, il lui abandonne toute sa misérable maison et va habiter sous une tente avec sa famille. Il ne se doute pas que son nom et son geste de bonté resteront gravés dans le cœur des citoyens et passeront à l'Histoire.

Je sais qu'il serait intéressant de parler ici de la difficile création de toutes ces belles paroisses fondées par l'abbé Gaire, mais je sais aussi que d'autres l'ont fait avant moi et de façon fort judicieuse, et à moins d'y consacrer un volume entier, je ne vois pas comment je pourrais rendre justice à cet apôtre d'envergure et à l'œuvre qu'il a accomplie.

Aujourd'hui, ce que je voudrais cerner, c'est l'homme de Dieu, son caractère, ce sont ses sentiments humains, la nature du dévouement exceptionnel qui a permis à ce petit curé d'apparence souffreteuse, d'accomplir une œuvre aussi remarquable.

En regardant les superbes résultats obtenus, il est maintenant facile de dénombrer les progrès matériels et de les évaluer, mais les froides statistiques risqueraient de nous faire oublier ce que l'homme de cœur, l'être moral et intelligent a pu endurer pour parvenir à de pareils développements. Certes, les pierres ont un langage, les clochers dialoguent avec le ciel et chantent de toutes leurs cloches un cantique de gloire en hommage au fondateur, mais les angoisses, les fatigues, les échecs, les amertumes, où en trouverons-nous les traces sinon entre les lignes de ses propres écrits, dans ses lettres, dans l'expression de ses révoltes, dans le murmure résigné qu'il adresse parfois à S.E. M<sup>sr</sup> Adélarde Langevin, son cher archevêque qui savait si bien le comprendre et qui disait de lui : « Dix prêtres comme l'abbé Gaire réussiraient à fonder un empire catholique et français dans ce pays. » C'est dire en quelle estime il le tenait et jusqu'à quel point il pouvait apprécier cet héroïsme aux élans irrésistibles, aux inspirations lumineuses, car ce sont toujours des décisions éclairées et fermes qui réglaient sa conduite, lorsque surgissait inopinément quelque difficulté imprévue. Il avait le don.

Imaginons-nous un peu, nous éveillant un beau matin dans un pays inconnu. C'est l'aurore, l'anxiété nous a maintenu éveillé très tard, nous avons les membres endoloris, quelques effets pour tout bagage, peu d'aliments et à peine cent dollars en poche pour se construire une maison. Devant soi, toute la profonde, l'insondable solitude qui rejoint l'horizon sans qu'une seule habitation ne vienne couper la monotonie du décor. Dans une telle situation, comment réagirions-nous ? Comment ne sentirions-nous pas le poids accablant de cette impassible réalité ? Comment n'éprouverions-nous pas l'envie de retourner en arrière, à seule fin de se rapprocher de la civilisation, de nous sensibiliser un peu au contact d'une chaleur humaine qui délivre de l'angoisse d'être seul, en face de tout ce qu'il faudra absolument tirer du néant ?

C'est peut-être ici que nous découvrons le mieux la force de caractère, la résistance inouïe, l'absolue confiance en Dieu de l'homme et du prêtre. L'abbé Gaire se raisonne, une voix supérieure lui dit : « Non, non, ne recule pas, coûte que coûte, sauve l'Ouest. » Et sa fierté lui répond : « Oseras-tu reculer et te couvrir de ridicule ? Tu l'as voulu, eh bien, reste et meurs s'il le faut. » Mais la souffrance est là, elle le guette. Ecoutez ce que lui-même en pense. Il écrit : « Dire tout ce que j'éprouvai de torture, quand la voiture qui m'avait amené reprit, sans moi, le chemin du retour : c'est impossible. Debout, le regard sec, mais souffrant mille fois plus que si j'avais pleuré, je regardai longtemps cette voiture qui s'éloignait, rentrant dans la société des hommes. Quand elle disparut, mes yeux s'abaissèrent sur mes malles qui étaient là à terre, j'examinai la cabane devant laquelle j'étais debout; elle n'avait qu'une chambre pour tout logement d'une famille composée du père,

de la mère et de trois enfants en bas âge. Mes regards se portèrent sur la forêt vierge voisine : Sera-ce là, me dis-je, où comme un fauve j'irai cette nuit chercher un abri ? » Cette cabane vide, c'est celle qu'une heure plus tard, Thomas Breland lui cède. L'abbé remercie son hôte et le ciel, il se couche, mais alors, il commence à souffrir des abcès qui le brûlent et qui vont lui couvrir une partie du cou et de la figure, résultat des privations qu'il a dû s'imposer au cours de son long voyage dans la plaine.

Comme, alors, cette grandiose solitude fut écrasante. Son seul recours fut la prière, il leva les yeux avec anxiété vers l'azur, cherchant à communiquer avec Dieu, sa seule espérance, son seul soutien.

Au cours de cette période de sommaire installation, il passa par des états psychologiques contradictoires, tantôt enthousiastes, tantôt douloureux. Il connut cet honneur de souffrir seul, dans son corps, dans son cœur et son esprit, et, à l'exemple du Christ, d'enfoncer lui-même les épines dans sa chair d'homme, ne pouvant se résigner à refuser la douleur. Soumis, obéissant à sa vocation, il ne déposa pas son fardeau une seule journée, mais, tous les matins, il le rajusta sur son épaule. Sa solitude se peupla, les colons arrivèrent au bout de quelques semaines, les tâches harassantes se multiplièrent, mais ainsi il pouvait tâter la chaleur d'une main amie, il pouvait aider, conseiller, soutenir les autres. N'était-il pas venu pour cela ? Ses responsabilités s'alourdirent, pourtant il ne céda ni au découragement, ni à la lassitude. A travers les incessants déplacements, les longues marches forcées à pieds, l'abbé Gaire éprouva les plus douces émotions qu'un homme de Dieu puisse envier. Il dit sa première messe dans l'humble cabane de Thomas Breland, le 22 juillet 1888. A la fin d'octobre, dans sa propre maison qui n'avait qu'une pièce, il accola une annexe qui dès lors servirait d'église, et, le 25 novembre, il y célébrait sa première grand-messe. Dans cette chambre si pauvre le spectacle est édifiant. Dix familles, des métiers pour la plupart, sont groupés autour d'un autel fait de bois à peine équarri, sur lequel on étend un drap blanc. Pour toutes garnitures, deux simples bougies et le missel. Les ornements sacerdotaux sans luxe impressionnent tout de même ces braves gens qui s'agenouillent pieusement et écoutent l'homélie avec beaucoup d'humilité et de respect. L'âme de l'abbé Gaire se dilate de joie dans ce décor primitif qui ressemble de près à celui de l'étable de Bethléem. Les chrétiens qui l'entourent font image, mais c'est une image de foi inébranlable, de piété naïve et pure qui ressemble à celle des bergers de la crèche. Inoubliable souvenir. Le prêtre ne se demande plus s'il fait fausse route, il n'a plus l'âme broyée, il n'attend plus dans l'inertie ou dans un écrasement passager, l'heure de la délivrance et de la raison, l'heure de l'énergie et du courage. Non, cette heure est venue, elle est là, il sait que, dorénavant, quoi qu'il arrive, rien ne viendra jamais ternir la lumière de ce tableau qui, pour toujours, entre dans ses yeux, dans son esprit, comme un rayon venu directement du ciel. Pour conserver cette image, amplifier ce paysage humain, il est de plus en plus décidé à y consacrer sa vie.

L'abbé Jean Gaire est un modeste, il se sent à l'aise avec les humbles qu'il aime, avec les pauvres, les malheureux. Foncièrement bon, sans ombre d'égoïsme, il donne et pense aux autres avant de penser à lui. Il travaille et paie de sa personne, comme un simple manœuvre. Il ne veut surtout pas qu'on le prenne pour un prêtre de salon. Sa dignité part de beaucoup plus profond, elle se reflète dans une âme de cristal et on le respecte même lorsqu'il a aux pieds toute la boue des sillons. Donc, comment pourrait-on seulement le soupçonner d'agir par orgueil ou par ambition ? Du crépuscule du matin jusqu'au crépuscule du soir, il abat des arbres, les équarrit, il bûche, fauche le foin de la prairie, le met en bottes et le charge seul.

Il construit des étables, une porcherie, creuse des puits. Il manie le marteau, la scie, le rabot avec ferveur, comme on prie, et, effectivement, il prie par tous ses actes, car tout catholique sait qu'on peut adorer Dieu à tout instant, rien qu'en enfonçant des clous. Pour l'abbé Gaire, vivre, c'est se dévouer pour les autres, les aimer comme lui-même, voir Dieu dans chaque créature, c'est prendre à sa charge tous les ennuis des nouveaux arrivants, faire pour eux de longues et pénibles courses dans la solitude, supporter la fatigue, la chaleur, le froid, les intempéries sans jamais se plaindre. Ne lui est-il pas arrivé d'être surpris par la nuit lors d'une de ces randonnées et de se demander avec angoisse s'il arriverait jamais à percer cette épaisseur ? Comment il ferait pour ne pas tomber d'épuisement au bord de la route ? N'a-t-il pas marché un jour de six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, et cela sans manger ?

Il est certain qu'à travers toutes les obligations qu'il s'impose délibérément, par amour pour Dieu et les hommes, il eut à faire face à des heures terribles où le courage et l'énergie semblaient vouloir défailir. Les obsessions contraignantes, toujours, venaient de l'extérieur, elles l'envahissaient de sombres impressions et alourdissaient temporairement son âme qui parvenait, toutefois, au prix de luttes héroïques, à se hisser au-dessus des contingences humaines. Mais, ces contingences, elles faisaient partie intégrante de son existence matérielle, il ne pouvait ni les nier, ni les balayer du revers de la main. Comment aurait-il pu échapper complètement à leur emprise et à leurs complications ? Il fallait donc apprendre à leur faire face, à les supporter, à les dompter.

Mais la Providence veillait sur celui qui, courageusement, a écrit : « J'ai entendu parler de l'Ouest où les nôtres se trouvent en nombre infime. Je n'ai pas hésité un instant, c'est vers ces avant-postes en danger que je me suis précipité tête baissée. » Comment Dieu aurait-il pu ne pas soutenir une telle confiance en Lui, une acceptation si entière de tous les sacrifices.

Le printemps de 1889 marque une étape. Un an est passé. Et quelle année ? La plus dure, la plus éprouvante qui soit, celle où il a fallu constamment faire face à des besoins pressants, à des terreurs inconnues. Mais il y a détente et c'est encore dans les écrits de l'abbé Gaire qu'on en trouve la preuve. Il dit : « Un pas énorme est donc fait. Contre



toute attente une position stratégique de premier ordre a été conquise, puis conservée. Lorsque tout manquait, j'ai pu résister, presque seul, tout un été, un automne et un hiver. Je puis maintenant considérer l'avenir avec confiance. Au reste, je puis déjà constater quelques succès : un groupe de douze familles s'est déjà formé près de moi. Et maintenant, je me prépare à recevoir ceux qui accourent déjà à nous de France et de Belgique. » Et c'est vrai. La grande solitude est vaincue. Mais d'autres difficultés se préparent avec la venue de nombreux colons. Les hommes seront-ils aussi malléables que la matière ? Sûrement pas. Il faudra recommencer, faire face à cette réalité humaine avec tout ce qu'elle représente de complexité, de rancœurs et, il faut bien le dire, d'ingratitude, pour ne pas dire de méchanceté.

Un contingent de colons est toujours composé d'éléments disparates, c'est inévitable, mais l'abbé Gaire a une devise qu'il n'oublie jamais : « Tout en vue de Dieu; rien en vue des hommes. » Avec cela, la hideur des bassesses humaines s'amenuise. Il plaint alors plus qu'il ne gronde. Il sait que, dorénavant, il va lui falloir vivre à un rythme toujours plus accéléré, il nous le dit : « Ces colons, il me faudra les recevoir, les entendre, les loger, les nourrir des jours, des semaines, quelquefois des mois. » Il lui faudra également aller fort loin pour leur faire choisir les meilleures terres, et ceci, toujours à pied, sous le soleil de plomb le plus souvent. Sa maison sera sans cesse envahie et, même chez lui, il ne pourra trouver que rarement le repos et le bienheureux silence si propice, si nécessaire à la prière. Et quand tout sera bien en ordre, que tout le monde sera sorti d'affaire, ceux pour qui il se sera le plus sacrifié prêteront l'oreille aux ragots, aux mensonges débités sur son compte par quelques misérables trafiquants qui l'accuseront des pires ambitions. On le sait, hélas ! les esprits étroits jugent toujours à travers eux-mêmes, ils sont absolument incapables de voir juste, ils ne peuvent pas se dépasser. L'abbé Gaire plaint ces infirmités spirituelles, le cœur meurtri il écrit : « Des misérables m'ont enseveli sous l'opprobre. Oh ! que l'humanité est laide parfois ! » Il vit cette désespérante vérité dans toute sa cruauté. Traîné dans la boue par des mercantis sans scrupules, l'apôtre au cœur d'or est ulcéré, mais sa récompense, il ne l'attend pas des hommes, ni de la terre. Donc, il continue. Son dévouement, il le donne pour rien, par pur amour. Si les ingrats ne savent pas l'apprécier, tant pis, Dieu, lui, le reçoit sûrement avec le sourire divin qui purifie toute action terrestre et enrichit toutes les œuvres des hommes.

Et la vie continue. Entre temps, il assiste au premier concile ecclésiastique du Manitoba où se réunissent tous les évêques du Grand Nord-Ouest canadien, ainsi que des religieux missionnaires qui sont venus jusque des extrêmes régions de l'Arctique.

Ce moment de détente spirituelle est un véritable fortifiant pour l'abbé Gaire, il y rencontre des missionnaires venus des régions polaires, des hommes qui souffrent les mêmes privations que lui, mais en plus dur encore, et qui rencontrent moins de consolations. Il remercie Dieu des grâces reçues et repart raffermi. La vie intarissable recommence,

il reprend l'incessant fardeau qui n'attend que sa bonne volonté. L'hiver, il part pour l'Europe, il visite la France, la Belgique. Ce voyage de propagande lui amène quatre-vingts émigrants au printemps suivant. Presque tous les ans, il recommence ce pèlerinage, les colons viennent en grand nombre et, lorsque l'espace manque, que les terres sont toutes munies de propriétaires, on va plus loin, vers le sud-ouest, on recommence ailleurs avec un courage renouvelé. C'est ainsi qu'après Grande-Clairière, naquirent Cantal, Bellegarde, Wauchope, L'Original, Dumas, Forget, High View et autres.

En 1901, notre actif missionnaire qui voyage à ses frais, en est à sa deuxième grande tournée en France, pour le bénéfice du Canada. Il désire même y recruter, comme il dit, « son bataillon de prêtres zélés ». C'est par une lettre adressée à M<sup>re</sup> Adélarde Langevin, que nous retrouvons l'itinéraire qu'il a suivi lors de ce voyage. Il écrit : « J'ai traversé les diocèses d'Arles et d'Amiens, ceux de Normandie, Rouen, Bayeux, Coutance et Seez. Je serai demain à Evreux en route pour Lille où je serai de retour pour le 15 novembre. Ce jour-là, je compte parler de notre Canada au Congrès Catholique. Et surtout, j'ai visité le fond de la Bretagne, dont les diocèses de Rennes, de Vannes, de Quimper et de Saint-Brieux sont dès ce moment tous gagnés à notre cause. Je retournerai en Bretagne pour un itinéraire de conférences à Brest, Saint-Brieux, Guincamp, Quimper, Rennes. C'est alors que je pourrai voir le diocèse de Nantes. » « Ce que j'ai fait en Bretagne, je le ferai en tout sens sur le plateau central, qui se trouve absolument dans des conditions identiques à celle que nous trouvons en Bretagne. »

Il ne faudrait pas croire que ces succès reposent sur une fausse représentation des conditions de vie et d'avancement que les colons peuvent trouver au Canada. Le feuillet de propagande, dont j'ai une copie sous les yeux, ne flatte ni l'indolence, ni la faiblesse, il leur dit carrément : « Si vous êtes un timoré, un trembleur, un délicat, un difficile; si vous ne savez souffrir ni le chaud, ni le froid, ni la tourmente, ni l'orage; si vous n'êtes pas endurant, courageux, persévérant; si vous n'êtes pas très résistant en face des difficultés inévitables du début, et très intelligent pour voir de loin le succès assuré derrière l'effort généreux; si vous n'avez pas, en un mot, les qualités du pionnier : ne venez pas nous ennuyer au Canada, comme tant d'autres qui n'auraient jamais dû nous venir. »

Il est difficile de parler plus net et avec une plus grande franchise. Avant d'inciter les gens à partir pour un pays éloigné, il est bon de prendre ses précautions, l'abbé Gaire croit de son devoir de renseigner les gens consciencieusement. Lorsque quelques cas lui paraissent douteux, que les aptitudes au travail de la terre ne semblent que théoriques et inadaptées, il le dit presque brutalement. En pays de colonisation, pense-t-il avec raison, un semblant de savoir est préjudiciable à tous, c'est plus qu'un défaut, c'est une catastrophe. Aussi, l'abbé Gaire insiste-t-il pour qu'on sonde les préposés au départ, qu'on se rende compte de leurs véritables connaissances en matière d'agriculture. Il va de

même jusqu'à suggérer de leur faire faire un stage à la Trappe d'Oka, avant d'aller choisir leur terre, afin de pouvoir mieux juger des aptitudes naturelles de chacun.

Cependant, le rôle de colonisateur, si important soit-il, ne prend jamais le pas sur le rôle apostolique. L'abbé Gaire écrit alors : « organiser socialement, unifier, moraliser des gens venus de tous les côtés ; affermir les bons, fixer les incertains, convertir, ou du moins neutraliser les pervers : voilà qui est bien difficile. » Il sent, d'une façon aiguë, que tout le problème du vrai catholicisme dans sa paroisse, reposera uniquement sur la conduite qu'il tiendra envers les uns et les autres. Départager les bons éléments des mauvais, empêcher l'ivraie d'étouffer le bon grain, c'est la tâche ardue et sanctifiante du consacré, la tâche devant laquelle le pasteur ne peut, ni ne veut reculer. Il l'assumera entièrement, sans restriction. Et, pour commencer, il ira en France chercher du renfort, il ira requérir le secours des Sœurs de Notre-Dame des Missions, de Lyon, il a besoin de l'aide maternelle de ces bonnes religieuses qui ont au cœur le même idéal que le sien : Servir Dieu.

Les terres produisent, donc maintenant, il faut établir des écoles, des presbytères, des églises, ce sont des constructions coûteuses qui mettront ses finances à vif, alors, il tentera de se faire aider par ses amis de France. Jusqu'à maintenant, la bonne Mme Gaire a fait souvent l'office de pourvoyeur mais l'abbé ne veut pas se plaindre à sa mère de son manque d'argent, car il la sait capable d'aliéner ses biens en faveur des œuvres de son fils, et il ne veut pas abuser de sa bonté.

Mais les voyages ne sont pas sans profits. En 1889, on se contente d'une petite église-presbytère de cinq mètres par quatre. Vraiment, le curé de Grande-Clairière ne vit pas dans le luxe, il écrit alors : « Désormais, je pourrai dire la messe dans une chambre spéciale. Ce progrès pourra paraître bien mince à plusieurs ; pour moi, il est une cause d'exaltation : je suis content de notre chambre-chapelle, comme un évêque peut l'être dans sa belle cathédrale. » On ne peut vraiment pas montrer plus de modestie, ni être plus raisonnable. Tout chrétien comprendra, pourtant, que pour ce prêtre, ce n'est pas la richesse de l'entourage qui compte, mais la faculté de pouvoir garder Dieu en présence perpétuelle, de pouvoir jouir de cette constante bénédiction : sauvegarde et consolation ineffable de toute la paroisse.

En 1903, nous rapporte le *Bulletin*, « après avoir restauré lui-même son église et bâti un clocher modeste, mais gracieux », le curé de Grande-Clairière demande à Sa Grandeur M<sup>gr</sup> l'Archevêque la permission d'aller poursuivre son œuvre dans les colonies naissantes de Wauchope, Dumas, High View et L'Original. Et le bulletin ajoute : « C'est un acte de dévouement et de désintéressement que l'on peut appeler héroïque. »

Que s'est-il donc passé ? C'est à cette époque, justement, que l'abbé Gaire est victime de calomnies, il est tristement blessé au cœur par les commentaires désobligeants qu'on fait odieusement circuler sur sa manière de faire, et c'est encore dans le *Bulletin* que nous mettons le

doigt sur la vérité. Il est écrit : « Le travail colossal de M. l'abbé Gaire sera, nous l'espérons, couronné de succès parce qu'il met son zèle intelligent et son abnégation héroïque au service d'une cause sainte : la fondation de paroisses catholiques et françaises au Manitoba et au Nord-Ouest. Il est difficile de s'oublier davantage et de faire meilleure besogne *sans recevoir un sou* du Gouvernement et *en recevant très peu des paroissiens*. Qu'un obscur individu, ancien agent d'immigration *dégommé* (et pour cause) par le Gouvernement canadien, accusé, après cela, le bon abbé de travailler à se *faire des rentes*, cela fait rire les gens bien renseignés et vaudra un accroissement de sympathie et de secours au cher abbé colonisateur qui ne dit jamais « c'est assez » quand il y va de la gloire de Dieu et de l'avenir de notre jeune pays. »

Et voilà comment l'abbé Gaire a répondu aux mauvaises langues. En se sacrifiant, en acceptant de nouveau le plus complet dénuement. Il a versé tout son argent dans le trésor de la fabrique, il a construit une nouvelle église contre l'ancienne qui sert maintenant de sacristie. L'édifice mesure vingt-six mètres par dix de largeur, six mètres de haut dans la nef et quatre dans les bas côtés. Il construit également un nouveau presbytère, rien de luxueux, bien sûr, mais l'ancien devient une maison d'école pour laquelle il fait venir des religieuses pour enseigner le français, puis, en 1898, et avec l'argent recueilli en France, il bâtit une école-pensionnat spacieuse, et, quand toute cette œuvre édifiante est accomplie, que toutes les dépenses sont payées, que la paroisse n'a aucune dette, alors qu'il pourrait un peu souffler, prendre le temps de contempler son ouvrage en remerciant Dieu, redresser un peu les épaules enfin déchargées de leur fardeau, il ne trouve rien de mieux à répondre à ses détracteurs que d'aller ailleurs, plus loin, toujours plus avant dans la solitude et la pauvreté, reprendre le collier, recommencer au ras du sol, peupler un autre désert, le faire fructifier, élever d'autres clochers qui chanteront la gloire de Dieu et rappelleront aux humains que c'est à l'ombre de cette croix que la vie des êtres créés prend vraiment un sens éternel, parce qu'elle apprend à plier le genou, parce qu'elle incite à répéter du fond du cœur : « Mon Dieu, je vous aime ! »

Au cours de sa vie, l'abbé Gaire a vraiment épousé tous les chagrins et les déceptions des Canadiens français. Il avait trop le sens de la justice pour ne pas devenir un vigoureux défenseur de nos écoles françaises si durement maltraitées par nos politiciens malhonnêtes. Il déceut tous les dessous fétides d'une politique désastreuse qui sert le fanatisme anglo-protestant. Indigné, il fait même le projet d'aller faire une tournée de conférences en France et en Belgique, en faveur des enfants canadiens-français lésés de leur droit le plus strict, celui d'apprendre leurs leçons dans la langue maternelle. Mais M<sup>re</sup> Langevin, bien qu'il comprenne la révolte de l'abbé Gaire, est obligé de l'en dissuader, parce que le motif du conflit n'est pas une question d'argent, parce que cet état de choses résulte d'une conséquence purement politique, d'un fanatisme orgueilleux. Il écrit à l'abbé Gaire pour lui expliquer sa pensée et lui donner des directives : « Quant aux classes sou- mises aux commissaires d'écoles, dit-il, vous ne pourrez y mettre que

des sœurs ayant un permis ou un diplôme, et elles devront, comme nos autres religieuses, subir les exigences de la loi scélérate qui nous régit. »

Ah ! cette question des écoles manitobaines enterrées vivantes par la volonté ambitieuse d'un Premier Ministre canadien-français, qui n'a pas craint d'entacher son honneur, de trahir sa propre race, pour s'attirer des suffrages et conserver les rênes du pouvoir. Que faut-il penser d'un tel homme ? Cet acte incroyable restera une tache indélébile sur son souvenir. Malgré sa gloire, jamais Wilfrid Laurier ne se lavera de cette faute dans l'esprit de ses compatriotes. Mais ce n'est pas le moment d'en parler, les écoles ne sont pas l'objet de cet article. Un jour, j'y reviendrai peut-être.

Incomparable fut le travail d'apôtre de l'abbé Gaire qui dura trente-sept ans. L'écho de ce dévouement, la profusion de cette richesse, tout cela se répercuta jusqu'à Rome, Sa Sainteté Benoît XV prêta l'oreille à ce cantique de reconnaissance qui partait tout droit de l'Ouest canadien en faveur d'un fils de l'Eglise dont le front était nimbé de noblesse et d'héroïsme. Devant cette vie apostolique de grande classe, le Saint-Père voulut couronner cette abnégation d'un indéniable signe de gloire, il l'éleva à la dignité de Prélat de sa Maison, le 15 mai 1920, en même temps que M<sup>sr</sup> Zéphirin Marois et M<sup>sr</sup> Georges-Etienne Grandbois. Dans sa paroisse de Wauchope, le 15 août, en la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, il fut investi de sa nouvelle dignité, au cours d'une belle démonstration religieuse. Cette récompense, la plus belle qu'un prêtre puisse envier, il la devait à son existence pénible plus dépourvue que celle des plus pauvres, aux innombrables sacrifices qui furent autant d'épines tressées en couronne autour de son front vénérable, de son cœur d'homme bon et sensible. Pour construire et consolider son œuvre, il fit des merveilles jusqu'à ce que la mort vienne lui apporter la paix, le silence et la lumière.

C'est le 4 janvier 1925 qu'il entra dans le sommeil des justes. Tout l'Ouest canadien regretta sa disparition. On pleura sur la tombe de cet ami unique. Sa Grandeur M<sup>sr</sup> Mathieu, qui présida les funérailles, lui rendit l'hommage qu'il méritait. C'est avec émotion qu'il rappela qu'en M<sup>sr</sup> Gaire « la vie sacerdotale apparut toujours pure et lumineuse; elle apparut dans la régularité de sa vie, dans la dignité de son caractère, dans la loyauté de sa parole, dans la charité de son âme, dans le dévouement de son cœur, en un mot, dans son inaltérable fidélité au devoir ».

Oui, ceux qui vécurent près de lui ont vécu, peut-être sans s'en apercevoir, dans un climat surnaturel de haute valeur. Ce prélat a baigné les choses et les gens d'une chaleur et d'une clarté qui les ont rendus efficients, plus nobles, plus courageux, plus irréprochables. De tels exemples humains sont des modèles à imiter, de telles âmes sont des paratonnerres.

Les pervers, les sceptiques qu'il a combattus sans répit, ont peut-être jugé la terre inféconde et maudite, parce qu'ils l'ont vue à travers eux, mais M<sup>sr</sup> Jean Gaire, par sa sainteté et la bienveillance de sa vie, il l'a, pour les autres, rendue prolifique, maternelle et bénissante.

Ainsi, chez nous, comme dans toutes les parties du monde, l'amour a germé chaleureux et vivant, il a fait fleurir les parterres, il a élargi les horizons, agrandi les cœurs humains, illuminé les âmes. L'amour apostolique, dans toute sa pureté, est un rayon de soleil divin qui ne s'éteindra jamais, parce qu'il est l'image même du Seigneur !

Avril 1964.

Reine MALOUIN  
*directrice du*  
*Conseil de la Vie française en Amérique*  
*Québec, P.Q.*